



Covid-19 : conflit de génération ou renforcement de la solidarité ?

Jean-Pascal Choury
Aumônier catholique,
CHU Nice, membre
du bureau
de l'Espace éthique
azuréen, membre
du département
Éthique et Sciences
humaines
de la faculté
de médecine de Nice

Confinement, couvre-feu, limitation des relations sociales... égrainent la vie sociale depuis bientôt deux ans. Face à la pandémie de Covid-19, la raison invoquée pour expliquer ces contraintes est de protéger la vie des plus fragiles. Il s'agit bien sûr d'un principe éthique de base, mais peut-il résister aux assauts du temps ? La solidarité intergénérationnelle est-elle sérieusement en cours de fissuration ? Quelle place laisse-t-on à la vulnérabilité ? Ne peut-on pas imaginer d'autres logiques et changer de regard tout en préservant les racines de chacun ?

Tension ou conflit ? Le Cercle vulnérabilités et société a fait réaliser par l'Institut Odoxa¹ une enquête, un an après le début de la pandémie, pour tenter d'éclairer cette question. Il en ressort que 56 % des Français craignent un conflit intergénérationnel, avec deux corollaires :

- 70 % des 65 ans et plus estiment que les jeunes ne se rendent pas compte des difficultés qu'ils rencontrent ;
- 57 % des jeunes pensent la même chose de leurs aînés.

André Comte-Sponville va en partie dans ce sens lorsque, dans une interview au *Temps*, il dit à propos des mesures prises en début de crise : « *Sacrifier les jeunes à la santé des vieux, c'est une aberration ; cela me donne envie de pleurer.* » Cette affirmation, aussi discriminante que si elle avait été faite en sens inverse, peut nous interroger : ce pointage, qui veut montrer sa non-conformité à une appréciation éthique partagée par le plus grand nombre, pourrait être dangereux. Il risque de diviser les hommes et les idées en les renvoyant dos à dos. Quelle place est laissée au discernement, au respect des valeurs et de la dignité de chacun, qui contribuent à nous rapprocher ? Avec la pandémie, chacun a dû subir une distanciation sociale, imposée mais nécessaire, créant une tension intergénérationnelle, un facteur potentiel d'éloignement et donc des souffrances. Le socle social repose sur la reconnaissance d'une vulnérabilité partagée, en particulier entre les jeunes et les aînés.

Vulnérabilité

Cependant, la vulnérabilité est de plus en plus niée par les valeurs de la société : l'homme moderne doit être un être autonome, sans faiblesse, qui n'échoue pas. Cette autonomie le rendrait-il insensible à la nécessité du lien social ? Or jeunes et vieux sont particulièrement tributaires de ce lien social. « *Être vulnérable, ce n'est pas être une victime en quête de protection et de bienveillance. C'est être humain, tout simplement, et s'appuyer*

sur la vulnérabilité commune pour fonder la fraternité universelle, la solidarité, la coopération et le prendre-soin mutuel, c'est là notre force authentique, la force de notre commune humanité », dit Marie-Jo Thiel, médecin et philosophe [62]. Elle insiste sur le nécessaire lien social, dont l'absence affecte particulièrement les jeunes et les personnes âgées. La vie humaine, certes biologique, est surtout relationnelle, avec ses besoins sociaux, affectifs, spirituels voire religieux. La vie professionnelle et le travail contribuent à créer cette vie sociale. Celle-ci a été interrompue pour beaucoup de jeunes pendant le confinement, en particulier pour les étudiants contraints d'apprendre face à un ordinateur, seuls dans leur chambre. De leur côté, les personnes âgées à la retraite, et en particulier les 700 000 résidents en Ehpad, ne pouvaient parfois maintenir des liens que grâce à un téléphone ou une tablette. La vie est basée sur la relation à l'autre et la proximité physique et affective. C'est ce que dit le Comité consultatif national d'éthique (CCNE) : « *Le respect de la dignité humaine inclut le droit au maintien du lien social*². »

Changer de regard

Ce lien social, qui est une nécessité pour tous, doit amener à réfléchir sur le regard que chacun porte sur l'autre. Ne faudrait-il pas en premier lieu changer celui porté sur les personnes âgées ? Dans un document repère sur l'impact de la pandémie sur les citoyens âgés de l'espace éthique d'Île-de-France, Brigitte Bourguignon, ministre déléguée en charge de l'autonomie, le dit clairement : « *Il est insupportable de considérer qu'une personne âgée en perte d'autonomie cesse d'être une personne à part entière, avec des envies, des aspirations et avant tout des droits. Ce sont des citoyens et non des objets de soin* »³. La perte d'autonomie fonctionnelle ne veut pas toujours dire perte des capacités de discernement, de jugement et donc de décision. La très grande majorité des personnes âgées en perte d'autonomie reste capable de faire des choix, d'indiquer des souhaits, des préférences, et on doit en tenir compte car « *ce que vous faites pour moi, mais sans moi, vous le faites contre moi* » (citation attribuée à Gandhi et parfois à Nelson Mandela).

Vieillir fait peur ! Cette crainte est perceptible chez les jeunes, qui ont du mal à se projeter vieux et vulnérables à leur tour, mais aussi chez les vieux eux-mêmes, qui scrutent chez les autres, les jeunes en particulier, des

2. CCNE, avis du 30 mars 2020 et du 20 mai 2020.

3. « Pendant la pandémie et après. Quelle éthique dans les établissements accueillant des citoyens âgés ? » <https://www.espace-ethique.org/repere-ethique-ehpad>

1. <https://www.vulnerabilites-societe.fr/enquete-covid-le-risque-dun-conflit-generationnel-16-02-2021/>

signes d'affection, de complicité, voire d'indulgence. Ce regard porté sur les personnes âgées a un impact fort sur ce qu'elles ressentent : « *Nous essayons de nous représenter qui nous sommes à travers la vision que les autres ont de nous* », écrit Simone de Beauvoir dans son essai *La Vieillesse*⁴.

Mais cela est valable dans les deux sens : le regard des jeunes sur les personnes âgées et le regard des personnes âgées sur les jeunes. Dans cette période de pandémie, les jeunes ont été montrés du doigt comme ne respectant pas les mesures-barrières. Traités d'irresponsables, ils ont même été accusés d'être des « porteurs de mort ». Cette défiance des uns vis-à-vis des autres, cette stigmatisation s'est construite sur des faits relayés à grand tambour par la presse, même si elle ne représente qu'une petite partie de la réalité. Car la très grande majorité de la jeunesse s'est pliée de bonne grâce aux rigueurs des mesures de couvre-feu et de confinement, pouvant ainsi sacrifier partiellement leur présent, et parfois même leur avenir, pour préserver les plus fragiles.

Le besoin de racines

« *On ne peut que donner deux choses à ses enfants, des racines et des ailes* », dit un proverbe juif. Le devenir de l'homme est en grande partie lié à ses racines, à son histoire personnelle et collective. Les racines sont nourrissantes et font le lien entre le ciel et la terre... « *L'enracinement, nous dit Simone Weil, est peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine. C'est un des plus difficiles à définir. Un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir. Participation naturelle, c'est-à-dire amenée automatiquement par le lieu, la naissance, la profession, l'entourage. Chaque être humain a besoin d'avoir de multiples racines. Il a besoin de recevoir la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle, spirituelle, par l'intermédiaire des milieux dont il fait naturellement partie* »⁵. Il s'agit de comprendre d'où l'on vient pour mieux savoir où l'on va, à travers une transmission le plus souvent orale voire tout simplement silencieuse.

Le rapprochement intergénérationnel est le moyen le plus fort de cet enracinement. Malgré tout ce qui sépare les jeunes générations des anciennes : la culture, les valeurs, les goûts, le rapport à l'environnement et aux techniques..., le dialogue intergénérationnel permet aux jeunes de mieux « s'enraciner » mais aussi aux personnes âgées de ne pas perdre pied sur le plan affectif, social, environnemental et technique. Les jeunes peuvent être des professeurs de modernité. Les sociologues parlent de « socialisation ascendante ». Pendant la pandémie, cela s'est passé surtout au sein des familles et des cercles de proximité mais cela a pu prendre la forme d'initiatives dans des crèches ou des maisons de retraite, comme

la mise à disposition de logements pour étudiants en échange d'une présence et de menus services, une aide aux devoirs scolaires... C'était presque en réponse aux souhaits exprimés déjà en 2013 : « *Les jeunes devraient bénéficier de l'expérience des vieux, qui de leur côté seraient dynamisés par la fréquentation des jeunes, dans un enrichissement mutuel, combattant les tendances actuelles à la ségrégation des âges et aux stéréotypes anti-jeunes et anti-vieux* »⁶.

L'OMS, dans sa constitution, a défini la santé comme « *un état de complet bien-être physique, mental et social [qui] ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité* ». À son début, la pandémie de Covid-19 est venue renforcer les préjugés, créant de fortes tensions entre les générations. Au fil du temps les uns et les autres ont pris conscience de leur interdépendance et de la nécessaire lutte contre l'isolement physique et affectif. Cette nécessité est aujourd'hui renforcée par le constat que nombre de sujets âgés, isolés géographiquement et socialement, n'ont toujours pas été vaccinés. Ils ne sont pas « contre » pour la plupart, mais tout simplement éloignés de l'information et des lieux de vaccination.

« *Il va falloir décloisonner le monde sanitaire et le monde social. On a oublié en France que la santé est médico-psycho-sociale... Ce décloisonnement est totalement nécessaire pour qu'on soit en capacité de réponse pour les crises ultérieures* »⁷, dit Olivier Guérin au nom du Conseil scientifique Covid-19. Peut-on dire que la pandémie nous a fait franchir un pas décisif dans ce sens et qu'une prise de conscience sociétale est en route ? Nous pensons avec conviction que oui ! Mais il faut être vigilants car l'arrivée de nouvelles vagues et de nouvelles mutations virales risquent d'entraîner lassitude et découragement : les changements de psychologie sociale ne se sont jamais faits du jour au lendemain. Il s'agit là d'un enjeu éthique sociétal essentiel : « *L'éthique commence lorsque l'on considère autrui non comme une menace, mais comme un appel auquel il me faut répondre* »⁸, dit Emmanuel Levinas.

Enfin, le sentiment de conflit, la difficulté parfois à dialoguer ne sont-ils pas un moyen utile et nécessaire pour accepter la diversité et les tensions qui traversent les générations ? Ne parle-t-on pas trop vite de fracture générationnelle alors qu'il s'agit de l'expression de positions différentes qui doivent être exprimées et respectées. « *Le vivre-ensemble est structurellement conflictuel* »⁹, alors ne cessons pas de débattre entre générations et en particulier en famille : c'est une ressource essentielle de communication en période de crise. ●

6. <https://www.cairn.info/revue-gerontologie-et-societe1-2013-3-page-117.htm>

7. <https://www.franceculture.fr/societe/les-personnes-agees-isolees-de-plus-en-plus-fragilisees-par-la-crise-sanitaire>, 17 octobre 2020

8. Levinas E. Éthique et infini. Fayard, 1982. <https://www.philosophie.ch/fr/articles-fr/philosophie-et-sante/ethique-et-relation-de-soin-pour-nuancer-l-asymetrie>

9. Sarthou-Lajus N. « Le sel des débats intergénérationnels ». *Études*, 2021 (12), 5-6.

4. De Beauvoir S. *La vieillesse*. Gallimard, 1970.

5. Weil S. *L'Enracinement. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*. Gallimard, 1949.